

Paris - New York - Singapour
Trois noms de ville pour voix seule

Nous vivons comme nous rêvons - toujours seuls.
Joseph Conrad

Ma très chère sœur,

Quelle joie que ces tout premiers mois passés dans la capitale ! Une véritable fête des sens !

À lui seul, le quartier dans lequel j'ai élu domicile est une source d'inspiration inépuisable : les voix étrangères s'élevant dans la rue de Steinkerque, les excentricités vestimentaires des passantes dans la rue des Abbesses, la douceur de l'air aux terrasses des cafés de la place Émile Goudeau, etc., etc.

Les lieux fermés me surprennent et m'enchantent tout autant, les salles de concert en particulier, où je passe régulièrement le début de soirée et me laisse fréquemment conquérir par l'endroit, le spectacle, le public ou, événement plus rare, par les trois réunis, comme ce soir-là au New Morning où des fans de blues s'étaient donné rendez-vous. Combien émouvantes ces joutes musicales vieilles pourtant de plusieurs décennies qui ne laissent toujours pas d'amuser leurs auteurs ! Et quelle santé pour des septuagénaires !

Mais mes heures préférées sont souvent celles qui suivent, attardé dans un bar déserté progressivement par une clientèle d'habitues entrés là après le travail pour échanger des anecdotes sur la journée. Accoudé au comptoir ou assis à une table, je guette alors un Bonsoir prononcé avec chaleur et fermeté. Il ne m'en faut parfois pas davantage pour me persuader d'un accord avec la terre entière !

Affectueusement,

Cher Monsieur,

Deux heures à peine après y avoir débarqué, sans rien d'autre que des papiers en règle et assez d'argent pour y séjourner tout l'été, alors que le taxi jaune dans lequel j'étais monté à la sortie de l'aéroport Kennedy venait de s'engager sur le pont de Williamsburg surplombant la rivière de l'Est, je recevrais l'impulsion qui me faisait y retourner passer la plus grande partie du printemps et de nouveau tout l'été chacune des trois années suivantes ; périodes au cours desquelles j'aurais la révélation de deux poèmes et rédigerais entièrement cette anthologie littéraire sur ses gratte-ciel - modeste contribution personnelle au rayonnement de cette ville fascinante.

Avec mes cordiales salutations,

Le logiciel informatique de la compagnie nous avait placés côte à côte. Vers l'arrivée seulement et pour ainsi dire tacitement, le silence que chacun avait observé depuis le départ de Roissy cédait (la reprise en main désormais toute proche de nos destinées respectives expliquant peut-être ce relâchement de notre attention, ce soudain besoin d'épanchement). La conversation allait bon train quand la diffusion du message demandant aux passagers de regagner leur place, de redresser le dossier de leur siège, de replier la tablette devant eux et d'attacher leur ceinture de sécurité, en raison du commencement de la descente de l'avion sur l'aéroport de Changi, l'interrompait brutalement.

Avant de quitter son siège, il m'avait tendu sa carte de visite en insistant fortement pour que je l'appelle si j'envisageais un jour de repasser par Singapour.

Je n'en ferais pourtant rien ce jour-là ni les jours suivants, non pas tant en raison des deux années et neuf mois qui s'étaient écoulés et avaient probablement modifié aussi de son côté bien des choses, des désirs et des projets, mais parce que je m'étais entre-temps séparé tout simplement de ce petit rectangle de carton imprimé sur les deux faces après m'être persuadé de mon côté que s'il était vrai que sa proposition de nous associer pût être prise au sérieux, eu égard à l'arbitraire de notre rencontre, elle ne serait cependant sans doute jamais d'actualité.

Et Singapour n'ayant rien de commun avec Perpignan, je ne parle pas ici de la propreté, la richesse et la sécurité de l'une, par opposition à la criminalité, la misère et la saleté de l'autre (il fallait vraiment s'appeler Salvador Dalí et avoir son goût de la provocation pour y voir à sa descente du train le centre du monde !), mais de son étendue, la probabilité de nous y croiser un jour dans la rue, à l'arrêt d'autobus ou au bureau de poste était pratiquement nulle (Et à supposer même que cet événement se produisît, j'étais tout à fait certain alors de ne pas le reconnaître).

Aurait-il été une chance, un atout ? Ou, au contraire, un frein, un handicap dans mon projet d'installation sur place ? Non seulement l'argent mis de côté au cours des vingt années de service d'enseignement à l'université dont, lassé par la fonction et indifférent au naufrage de l'institution, j'avais fini par démissionner, me permettait de ne rien précipiter, de ne pas me lier de nouveau les mains immédiatement, mais encore, la perspective d'y trouver à tout moment du travail, un emploi ou une activité correspondant à la fois à mes aptitudes et à mes aspirations, me semblait exister réellement. Je ne me poserais par conséquent rapidement plus la question.

Si Paris en 1995 m'avait séduit d'emblée et New York en 2004 fasciné, que me réservait en 2012 Singapour, où rien ni personne (ce dont j'étais donc cette fois pour partie responsable) ne m'attendaient davantage à l'arrivée ?

Quand l'averse est passée ou la chaleur retombée et la moiteur évaporée, je quitte généralement l'atmosphère climatisée de ma chambre pour aller contempler les bateaux ; les porte-conteneurs, les supertankers et autres poids lourds des mers, ancrés par dizaines (sinon centaines) à quelques encablures seulement du rivage de sable fin bordé de cocotiers, en attendant l'autorisation d'entrer dans le port pour y charger ou décharger leurs marchandises ou de poursuivre leur route à travers les détroits.

Avec une température moyenne comprise dans la journée entre 28°C et 35°C, un air saturé d'humidité et de la pluie en abondance, le plaisir à flâner dans les rues ou se promener dans un parc, si fréquent à Paris ou New York, était ici en effet bien moindre. Il ne fallait guère plus de quelques jours pour en prendre conscience et trouver aussi ainsi l'explication de l'absence de piétons sur les trottoirs - de quoi se prendre alors parfois pour Robinson Crusoé sur son île déserte. Sauf que celle-ci d'île, qui n'en était d'ailleurs plus tout à fait une, puisqu'une chaussée surélevée ainsi qu'un pont la reliaient de nos jours au continent, était tout sauf déserte !

En effet, la population de Singapour ayant crû à un rythme soutenu au cours des cinquante dernières années, de grands ensembles d'habitation collective, avec à tous les étages et sur toute la longueur de façade ces mêmes longues perches en bambou disposées comme des porte-drapeaux sur lesquelles séchait le linge des résidents, avaient alors fait leur apparition un peu partout ; d'abord, au cœur même de la ville, puis, articulés à un centre commercial, à des équipements sportifs, à des services socio-éducatifs, à un parc de récréation et de loisirs, à des embranchements au réseau de voies rapides, à une gare routière et une station de métro, de plus en plus à sa périphérie. À l'inverse, les villages traditionnels, avec leurs maisonnettes en bambou ou en bois, de plain-pied ou sur pilotis, leurs basses-cours et leurs jardins potagers, disparaissaient à peu près complètement de la carte, de même que les villas de plaisance datant de l'époque coloniale, avec leurs murs blanchis à la chaux, leur toit de tuiles rouges et leur imposant porche d'entrée... pour ne rien dire de la forêt qui recouvrait presque entièrement l'île lorsque Stamford Raffles en prenait possession en 1819, dont il ne restait plus désormais que quelques lambeaux épars conservés à titre de curiosité botanique et zoologique.

« Je ne vous suis pas : vous préférez maintenir votre petite-fille à l'intérieur toute la journée plutôt que de chercher à obtenir de vos voisins qu'ils musèlent et attachent ou enferment leur molosse qui la terrorise par ses aboiements furieux et ses bonds rageurs dès qu'elle apparaît dans la cour ? »

Si les propriétaires de la maison dans laquelle je logeais depuis mon arrivée m'avaient précisé que leur lotissement jouxtait justement l'un de ces grands ensembles et qu'une deux fois quatre voies en outre le bordait, j'aurais certainement hésité à prendre leur chambre en location. Mais, de même que les Singapouriens n'élevaient pour ainsi dire jamais la voix ni ne cherchaient à se faire remarquer ou à vous provoquer, les automobilistes n'actionnaient que très rarement leur avertisseur (y compris les chauffeurs de taxi, contrairement à ceux parisiens

ou new-yorkais), ne freinaient pas brusquement au feu rouge ni ne démarraient en trombe lorsque celui-ci passait au vert.

L'un dans l'autre, Singapour serait par conséquent une ville très calme, très paisible, reposante même, d'autant qu'elle était par ailleurs aujourd'hui l'une des rares villes multiculturelles au monde ignorant les conflits intercommunautaires, non pas tant, comme c'était le cas de Paris et plus encore de New York, qui sans quoi serait vite à feu et à sang, en raison du déploiement d'importantes forces de police et de sécurité pour y maintenir l'ordre ou prévenir la violence, mais grâce justement en grande partie à la prépondérance de cette tradition ancestrale d'acceptation de sa situation et de soumission à son sort,... si elle n'était perpétuellement et partout en train de se développer, de se transformer, de se réinventer.

Assez naturellement, ma première visite en arrivant avait été pour le chantier de construction du futur Musée national des arts, véritable locomotive du dernier train de mesures gouvernementales prises pour renouveler l'attrait touristique de Singapour : d'une destination à la mode où faire ses achats, se restaurer et se divertir - Orchard Road, où se pressait dans ses boutiques et ses galeries marchandes une clientèle originaire de toute l'Asie, soutenant aujourd'hui parfaitement la comparaison avec les Champs-Élysées ou la Cinquième Avenue – en faire en plus une capitale des arts et de la culture, au même titre que Paris ou New York.

Sans avoir défrayé la chronique, comme l'avait fait en son temps celui pour le Centre Georges Pompidou, le projet sélectionné consistait à réhabiliter, à réunir et à requalifier l'ancienne Cour Suprême et l'Hôtel de Ville, deux bâtiments contigus de style néo-classique datant des années 1930.

Après avoir fait le tour du chantier et en avoir mesuré l'ampleur : des deux bâtiments originels, seuls les murs extérieurs ainsi que la coupole du premier avaient été conservés ; tout l'intérieur avait disparu, laissant momentanément la place à un grand vide devenu le champ de manœuvres de grues géantes, plutôt que de faire demi-tour ou de rester dans ses environs immédiats, je m'en étais au contraire éloigné pour finir sur une terrasse au bord de l'eau, à la limite du quartier des affaires aux hautes tours de bureau serrées les unes contre les autres comme à Wall Street, à cette différence près que toutes ici étaient de construction récente ; une terrasse dominée par un bâtiment de style néo-classique lui aussi, à l'emplacement duquel s'était tenu avant lui l'Hôtel des Postes où Joseph Conrad, l'auteur de *Lord Jim*, de *Typhon*, d'*Un paria des îles* et de quelques autres chefs-d'œuvre encore de la littérature, à l'époque où il naviguait dans les parages, venait déposer le courrier – ce qu'une plaque métallique, sur laquelle figurait aussi en relief un portrait en buste du célèbre écrivain, rappelait aux passants.

À la recherche des « clés de lecture » de cette jeune cité-État pour m'aider peut-être à résoudre également l'énigme de ma présence, à mes excursions et promenades sur le littoral s'ajoutait la fréquentation de la Bibliothèque nationale - un édifice futuriste, tranchant avec la monotonie des immeubles d'habitation voisins.

Singapour, c'était :

Une île d'un peu moins de 600 km² située au niveau de l'équateur.

Un État indépendant depuis 1965.

Une ville de 5 millions d'habitants composée de Chinois (80%), de Malais (15%) et d'Indiens (5%).

Le 2^{ème} port de commerce et la 4^{ème} place financière au monde.

Que rien ni personne ne m'y attendaient à mon arrivée ne signifiait pas pour autant que celle-ci fût le résultat d'un coup de tête. Les félicitations reçues du directeur de l'établissement public en charge du dossier du futur Musée national des arts pour mon ouvrage sur un peintre français du XX^{ème} siècle ayant accompli l'essentiel de sa destinée au Laos avaient formé l'amorce ; quelque chose de concret, de réel, de tangible cette fois, et non pas, comme pour les deux fois précédentes, une voix que j'aurais entendue ou une vision que j'aurais eue ; des félicitations qui m'avaient peut-être d'autant plus touché qu'elles émanaient d'une autorité en la matière, étaient totalement inattendues et me parvenaient après m'être battu pendant des années pour voir cet ouvrage référencé en librairie. La curiosité, l'esprit d'aventure et l'envie de « relancer les dés » faisaient le reste.

Le regard encore ébloui par les voiles blanches éclatantes de lumière que j'avais partout eu l'occasion d'admirer et d'observer longuement au cours du voyage en Catalogne et aux îles Baléares sur les traces justement de ce peintre qui avait précédé mon arrivée, je ne doutais pas un seul instant de les voir réapparaître devant moi, au large et à l'horizon, dès que j'atteindrais ici aussi le rivage.

Le spectacle tout à fait différent, quasiment surréel, qui s'était offert à mes yeux lorsque j'y étais parvenu, me prenait donc complètement au dépourvu. À tel point que je retournerais le voir dès le lendemain matin, uniquement pour m'assurer de n'avoir pas rêvé... avant d'en faire ensuite un but d'excursion et de promenade quotidienne.

... Sur le point de m'asseoir à une table en terrasse, dominant du regard les balcons fleuris de mon immeuble, j'effectuais soudain un bond en arrière de plusieurs années, mes yeux fixant cette fois les vagues qui roulaient mollement au loin et les oreilles se dressant bientôt aux cris de : « Qui a laissé la porte ouverte ? Que je le morde ! » suivis par le bruit d'un claquement de porte me faisant alors me retourner. L'auteure supposée de l'exclamation s'avançait vers moi : la figure rayonnante, de laquelle se détachaient une bouche délicieuse et deux grands yeux doux, les cheveux coupés court d'un roux éclatant, vêtue d'un tailleur bleu outremer. Parvenue à ma hauteur, sentant ma bouche se déformer à chaque mot s'en échappant et le rouge monter à mes joues tant mon émotion était vive, je lui soufflais à peu près cette phrase : « Si la punition consiste effectivement à être dévoré par vous, laissez-moi commettre de nouveau cette négligence. »... Jamais encore auparavant je ne m'étais montré aussi audacieux avec une inconnue. Quelle mouche m'avait donc piqué ce jour-là ? Comme si mon existence tout entière s'était brusquement trouvée suspendue à ma capacité à prononcer ces quelques paroles ! Dix ans auparavant, les choses étaient beaucoup plus simples. De très bonne heure chaque matin, je m'installais à mon bureau, n'en bougeais pratiquement plus de la journée, comme si mon corps avait été vissé au siège sur lequel j'avais pris place, et sur des pages et des pages multipliais les hypothèses et raisonnements susceptibles de dénouer la crise de l'emploi. Jusqu'au jour où j'en aurais assez : assez de chercher à devenir quelqu'un, assez de ces lectures résultant de marchandages divers, assez de contribuer dévotement à peupler le monde de chiffres et de rapports abstraits. Je me sentirais les coudées franches pour le faire savoir lors de la parution d'un troisième ouvrage sur le sujet. À l'occasion d'une présentation de celui-ci, à l'instant précis où le photographe de service me tenait en joue, je tirais la langue, déclenchant l'hilarité de l'auditoire, en tout cas de cette partie qui possédait encore la liberté de rire d'elle-même. Je laissais moi-même éclater un rire énorme, débarrassant mon visage de la mine affectée qu'il avait prise jusqu'alors, puis descendais de l'estrade et quittais la salle. Après quoi, donnant tort du même coup à la prédiction des conseillers d'éducation entrevus à la sortie du collège d'après laquelle j'étais promis à une brillante carrière, je décidais bientôt d'aller m'installer au bord de la mer, où par un temps comme celui d'aujourd'hui je prenais surtout plaisir à me promener sur la plage et à me laisser envahir par toutes sortes d'imaginations vaines. J'interrompais également volontiers l'activité en cours pour une sortie en speed-sail lorsque les conditions météorologiques étaient réunies, parcourant alors à vive allure la quinzaine de kilomètres de sable fin à ma disposition en faisant s'envoler les colonies de mouettes rencontrées ou jaillir l'eau des bâches traversées. Mais j'acceptais aussi d'être tiré du sommeil par le fracas des vagues contre la digue à la marée montante les nuits de tempête. Je ne résistais pas à cet environnement que j'avais choisi. Ses mouvements d'humeur représentaient le complément à l'existence retirée que je menais et pensais mener encore longtemps avant que, sans prévenir, entre deux rendez-vous d'affaires dans la région, une ancienne connaissance me fit une rapide visite. De son passage devait en effet rester cette phrase, ou plutôt que je percevais comme telle, car revu par la suite mon visiteur ne se souviendrait pas de l'avoir prononcée, selon laquelle mon séjour au bord de la mer touchait à sa fin et qu'il était pour moi l'heure

de monter à la capitale. Troublant d'abord mon sommeil, je reconnaissais à part moi un peu plus tard que dans cet endroit j'avais effectivement accompli ce pourquoi au fond j'étais venu m'y installer quatre ans plus tôt : apprivoiser mon passé, me familiariser avec le silence et la solitude, donner une nouvelle direction à ma vie. Du même coup m'apparaissait la raison de la lassitude voire de l'irritation que depuis quelque temps déjà j'en éprouvais. La nappe de brume empêchant le jour de se lever complètement, les espèces de hurlements émis par les drapeaux sur leurs hampes sous les coups du vent, la mer déchaînée, tout cela me devenait en effet de plus en plus fréquemment insupportable. Comme me laissaient aussi de plus en plus souvent indifférent le fredonnement des vagues, les senteurs marines et même les couchers de soleil beaux comme les dernières mesures d'un adagio. À croire que les dés étaient néanmoins déjà jetés ! Contre l'opinion courante, je trouvais sans difficulté ni délai, ici donc, au pied de la Butte Montmartre, un agréable deux pièces à louer. Et trois semaines plus tard, j'y faisais mon entrée, l'esprit libre, le cœur léger, quelques airs de musique dans une main et deux ou trois projets d'écriture dans l'autre. Le changement de cadre comme d'horizon était si radical que je laissais en effet derrière moi, là-bas, au bord de la mer, tout ce qui avait soutenu mon existence.

À l'air soupçonneux et aux interrogatoires des officiers de l'immigration à l'aéroport Kennedy s'opposaient l'a priori favorable et l'absence de questions de ceux à l'aéroport de Changi. Comme à l'attente interminable des bagages à l'aéroport de Roissy s'y opposait leur livraison rapide. De sorte que je m'étais retrouvé dans son hall des arrivées à me diriger vers la station de métro en un temps record ; un métro qui venait tout juste de fêter le 25^{ème} anniversaire de sa mise en service et partageait avec le réseau d'autoroutes et de voies express l'objectif de permettre aux Singapouriens de se déplacer rapidement, en toute sécurité et avec une grande précision de temps, d'un point ou d'un secteur de l'île à un autre.

Aux dévallements des escaliers, slaloms dans les couloirs, bousculades sur les quais et ruées dans les voitures, si caractéristiques du comportement des usagers du métro parisien ou new-yorkais aux heures de pointe, s'opposaient ici le pas tranquille, le respect des files, la civilité et l'absence de précipitation. Quand, par exemple, le signal lumineux placé au-dessus des portes d'accès au train et destiné à avertir les usagers encore sur le quai de l'imminence de leur fermeture se déclenchait, le mouvement d'avancée vers les voitures s'arrêtait aussitôt.

Les portes refermées, le trajet se déroulait dans des conditions de confort et de silence incomparables : ni à-coups ou secousses du train au départ de la station ou à l'arrivée à celle suivante, ni grincement des roues sur les voies, ni cahot des voitures dans les virages, ni pannes de lumière ou arrêts intempestifs en cours de route ; et rien à craindre (mais rien non plus à espérer : une parole, un regard, un sourire) de ses voisins : debout ou assis, des écouteurs dans les oreilles et les yeux rivés sur l'écran allumé de leur iPad, iPhone ou iPod, les uns parcourant les messages reçus au cours de la nuit ou visionnant la fin du film ou du dessin animé lancés la veille, les autres déjà repris à cette heure matinale par leur passion héréditaire ou malade du jeu, ils ne vous accordaient pas la moindre attention.

Qu'advient-il de cette neutralité bienveillante vis-à-vis de Singapour à mon arrivée dans six mois ? Un an ? Cinq ans ? Lorsque je me serai familiarisé avec la forme de la ville et le caractère ou la nature de ses habitants ? Les soucis et les déceptions, dont une existence aventureuse est aussi remplie, n'en auront-ils pas un jour raison ? Ou bien l'attrait pour son nom, comme celui déjà éprouvé pour ceux de « Paris » et « New York », me préservera-t-il de même de sa dilution voire disparition ? Et m'arrivera-t-il encore à ce moment-là d'atteindre d'instinct le véritable but de ma promenade ? Comme cet après-midi où ignorant encore tout sur sa géographie, mes pas m'avaient conduit à l'entrée du Fullerton Hotel, plutôt qu'à celle du Raffles (dont la renommée reposait toujours en grande partie aujourd'hui sur sa fréquentation par quelques artistes et écrivains célèbres de l'entre-deux guerres, Somerset Maugham en tête – un écrivain m'ayant toujours laissé plus ou moins indifférent, au contraire justement de Joseph Conrad, son compatriote et son aîné, que je ne me lasse jamais de relire).